

d'expression. Et c'est normal.» La Délégation devra alors trouver d'autres réponses.

[Menu Sélection](#)

Nœud gordien au Seujet

«On passe beaucoup de temps à corriger des erreurs d'urbanisme.» L'erreur en question, qu'évoque Marianne Mure, se trouve au quai du Seujet, à l'entrée de l'école primaire, qui ressemble à tout sauf à une entrée d'école. A cinq mètres, largement comptés, une autre porte: celle du parking souterrain. Comme toutes les entrées de parking, c'est loin d'être un endroit particulièrement avenant. Des graffitis en tous genres -et pas franchement artistiques- accompagnent les automobilistes jusqu'à leur voiture. Et encore, on a de la chance, c'est lundi matin. L'endroit est propre. «Si vous venez le dimanche soir, vous trouvez des seringues, des excréments, des papiers, des canettes», raconte Marianne Mure. Spectacle à peu près similaire dans le labyrinthe de l'autre côté de la rue et dans la rampe en colimaçon qui mène de l'école au parc. Logiquement, les parents d'élèves et les enseignants protestent. Depuis longtemps. Une enseignante avait même le projet de repeindre le colimaçon pour le rendre plus accueillant, donc moins agressif et moins tentant. Mais tous se sont épuisés à voir que rien ne bougeait. C'est alors que la Délégation a pris le taureau par les cornes. Elle a remis au goût du jour les idées de réaménagement. Le labyrinthe sera détruit et le colimaçon repeint. L'intérieur sera l'œuvre des élèves, chaque classe disposera d'environ dix mètres. Trois jeunes pris en flagrant délit de tag dans le secteur s'occuperont de l'extérieur, dispensés, du coup, de leur amende de 370 francs. Mais pas question de faire n'importe quoi, le thème est imposé: faire comprendre que le colimaçon et, partant, le parc, appartiennent avant tout aux enfants.

[Menu Sélection](#)

Le «café conseils» de Cornavin

Un mois seulement que Glenn Benaudis est là avec son «café conseils», mais presque tout le monde, dans le «milieu», le connaît. Glenn Benaudis, donc, travailleur social hors murs, l'un des sept «sociaux» de la Délégation à la jeunesse, vient deux ou trois fois par semaine aux abords de la gare Cornavin avec son thermos à café, son carnet d'adresses pour dépanner en cas de besoin et, surtout, les oreilles ouvertes. Car il est là, dit-il, avant tout pour écouter ceux qui veulent bien lui parler.

Son «public»? Des toxicomanes dont la tranche d'âge va, grosso modo, de 18 à 35 ans. Si l'îlot à bus de Cornavin (direction aéroport) peut être considéré comme une scène de la drogue -dont l'ampleur n'a rien à voir avec la Platspitz zurichoise ou le Letten bernois-, le badaud pressé risque de ne pas s'en apercevoir. Il faut en effet s'arrêter pour prendre la mesure de cet étrange va-et-vient, de ces clins d'œil, de ces gestes furtifs, de ces conciliabules. D'ailleurs, Glenn Benaudis vous fait remarquer que «les drogués s'installent toujours dans des lieux très fréquentés. Il y a une volonté manifeste de ne pas se cacher».

En ce début de soirée, Max est là, comme toujours, ou presque. Max - entre 35 et 40 ans - a lâché la drogue, mais pas le «milieu». «Les liens que l'on y tisse sont très forts», constate Glenn Benaudis. Il ajoute: «Le problème, lorsque des toxicomanes sont en cure, c'est l'isolement. Même s'ils en sortent, ils ont besoin de ce réseau social. Mon but, avec Max, c'est d'essayer de le «brancher» sur un autre réseau.»

Si Max, qui s'est trouvé une passion pour l'informatique, a effectivement l'air bien dans ses baskets, beaucoup de ceux qui acceptent le café de Glenn ont plutôt mauvaise mine. Tel ce jeune homme, le visage creusé, un bras gauche meurtri et des cicatrices jusqu'au cou. Il vient prendre le gobelet qu'on lui tend, le boit, s'éloigne, mais reste dans les parages. «Pour pouvoir travailler avec des toxicomanes, il faut revoir notre échelle de valeurs. Ce qui est alarmant pour nous est normal pour eux», explique Glenn Benaudis. Il n'est en tout cas pas là pour faire la morale. La prévention, d'accord, mais en fonction de la demande. Il précise: «Ces gens ont des ressources que le commun des travailleurs sociaux ne soupçonne même pas. Ils utilisent des moyens qui leur sont propres et qui fonctionnent.»

En cette heure de forte affluence, les bus se succèdent de manière ininterrompue et déversent des flots de passagers qui rentrent du boulot. Cela ne prête pas vraiment à la confiance. «La nuit, il n'y a que deux ou trois personnes, raconte le travailleur social, on